



www.comptoirlitteraire.com

présente

un poème de Paul ÉLUARD
(1947)

‘ ‘Notre vie’ ’

*«Notre vie tu l'as faite elle est ensevelie
Aurore d'une ville un beau matin de mai
Sur laquelle la terre a refermé son poing
Aurore en moi dix-sept années toujours plus claires
Et la mort entre en moi comme dans un moulin*

*Notre vie disais-tu si contente de vivre
Et de donner la vie à ce que nous aimions
Mais la mort a rompu l'équilibre du temps
La mort qui vient la mort qui va la mort vécue
La mort visible boit et mange à mes dépens*

*Morte visible Nusch invisible et plus dure
Que la soif et la faim à mon corps épuisé
Masque de neige sur la terre et sous la terre
Source des larmes dans la nuit masque d'aveugle
Mon passé se dissout je fais place au silence.»*

Analyse

Ce poème fut inspiré à Éluard par la mort, survenue brutalement en novembre 1946, de la femme qu'il avait rencontrée en 1930, qui était surnommée Nusch, dont, l'aimant passionnément, il avait fait sa deuxième inspiratrice. Cette disparition provoqua une rupture dans sa vie, qu'il traduisit dans la composition de ce poème d'alexandrins non ponctués (sauf à la fin) et non rimés, organisés en trois quintils, où il montra l'envahissement de sa vie par la mort.

Suivons le déroulement du poème.

Première strophe

Au premier vers, avec «*Notre vie tu l'as faite*», Éluard, s'adressant à Nusch, indique d'emblée qu'elle avait été le moteur du couple, en tant qu'amoureuse et en tant qu'inspiratrice. Mais la vie du couple, évoquée dans le premier hémistiche, qui est au passé composé, apparaît immédiatement résolue dans le second hémistiche, qui est au présent, «*elle est ensevelie*» marquant concrètement la disparition de cette vie, qui est identifiée à un cadavre inhumé.

Dans les deux vers suivants se succèdent, de la même façon, dans le premier, le souvenir de cette «*vie*» heureuse qui fut un temps de lumière et d'espoir (ce qui est rendu par l'image de l'«*aurore*», début de la journée, et le «*matin de mai*», début d'une journée de la première belle saison de l'année) et la violence de l'ensevelissement, dans un second vers où, non sans quelque étrangeté, l'«*aurore*» se trouve brutalement attaquée par cette prédatrice qu'est la terre qui, elle aussi personnifiée, «*a refermé son poing*».

Le mot «*aurore*» est repris. Mais, maintenant, le poète indique : «*aurore en moi*», et ainsi on peut en déduire que l'«*aurore*» du vers 2 est celle de Nusch, et que, le couple étant réellement fusionnel, elle provoquait donc la sienne, lui faisait partager le même temps de lumière et d'espoir, dont est évaluée la durée, ces «*dix-sept années*» étant bien celles qu'ils vécurent ensemble, années au cours desquelles cet accord n'avait fait que grandir (d'où «*toujours plus claires*»).

Le vers 5 est lié au précédent de la façon la plus simple et la plus neutre qui soit, ce qui rend l'intrusion de la mort (mot qui rime avec «*aurore*» pour mieux s'y opposer) de Nusch à l'intérieur du poète d'autant plus tragique. Et cette intrusion de «*la mort*», personnifiée en visiteur sans gêne, mal poli, est rendue par une métaphore populaire. Le poète emploie un présent qui fait de cette intrusion de la mort une expérience constamment revécue avec la même intensité.

Deuxième strophe

Dans les deux premiers vers, Éluard reprend le mouvement initial du poème pour mieux affirmer la satisfaction que Nusch, dont il rapporte les paroles sans aucun indice, trouvait à leur étroite union ; elle goûtait un plein bonheur dans ce partage de sentiments et d'idées qu'elle s'employait à réaliser, à faire vivre («*donner la vie*») alors que lui, peut-on penser, ne faisait que les rêver, les imaginer, les mettre sur papier.

Après un «*mais*» marquant l'opposition, de nouveau, dès le troisième vers de la strophe, le poète fait surgir la mort. Elle «*a rompu l'équilibre du temps*», ajoutant «*un jour en trop*», comme Éluard s'en était plaint dans son poème «*Vingt huit novembre mil neuf cent quarante-six*» (la date du décès de Nusch), où il avait ajouté ces mots : «*le temps déborde*», qui étaient d'ailleurs devenus le titre du recueil où allait figurer «*Notre vie*». Remarquons que ce vers a une position stratégique au milieu du poème (on trouve sept vers avant et sept vers après), qui, désormais, ne sera plus que consacré à la mort envahissante, évoquée de manière obsessionnelle.

Dans les deux derniers vers de la strophe, de nouveau personnifiée, elle est douée d'une fébrile et menaçante activité rendue encore plus expressive par l'allitération en «*v*» ; puis lui est attribuée une avidité très concrètement décrite, véritablement vampirique et qui a pour victimes non seulement Nusch mais le poète aussi («*à mes dépens*»). «*Visible*» pour lui, elle est devenue comme une terrible compagne, remplaçant en quelque sorte celle qu'il avait.

Troisième strophe

Opérant une variation sur les mots «*mort visible*», le poète semble vouloir se libérer de cette terrible compagne en évoquant Nusch, qui, d'un côté, est «*visible*», sous la forme de cette terrible compagne, de l'autre «*invisible*» parce qu'elle n'existe plus que dans le souvenir, où elle est pourtant «*plus dure*», «*plus consistante*», que quoi?

Un enjambement dramatique crée une attente avant qu'au vers suivant soit révélé, par une hyperbole (car qu'y a-t-il de plus exigeant pour le corps «*que la soif et la faim*»?), à quel point le corps du poète est «*épuisé*» par le souvenir de Nusch.

Du fait de l'absence de ponctuation, les derniers vers du poème nous mettent en face d'une de ces ambiguïtés auxquelles se plaît la poésie. En effet, on peut se demander si «*masque*», «*source*», «*masque*», sont des appositions à «*corps épuisé*» ou à «*Mon passé*». Mais cette dernière option s'impose quand on se rend compte que «*masque de neige*» conduit justement à «*se dissout*» :

- le passé est en effet «*sur la terre*» (c'est la part de ce passé qui fut vécu sans Nusch) et «*sous la terre*» (c'est la part de ce passé qui fut vécu sans elle) ;
- la «*neige*» qu'est le passé «*se dissout*» (de façon inexorable. en dépit de la volonté de le retenir) en une eau qui est celle des «*larmes*» qui coulent dans une «*nuit*» qui est la métaphore de la douleur ;
- ces larmes, embuant ses yeux, rendent le poète «*aveugle*».

Si, finalement, le poète se contraint au «*silence*», c'est que son inspiration n'étant nourrie que par ce passé disparu, il ne peut plus écrire, ce qui termine le poème sur une note particulièrement pathétique. On peut même penser que la mort de la femme aimée le fait mourir peu à peu lui aussi.

Conclusion

Il y a une contradiction apparente entre le titre du poème, «*Notre vie*», et le poème lui-même, car, si Éluard rappelle les années heureuses vécues avec Nusch, il est en fait envahi par la douleur (mot qui pourtant n'est jamais utilisé) et par la présence obsessionnelle de la mort. Et il aboutit à un «*silence*» où on peut voir l'aveu de l'impuissance de la parole et de la poésie en de telles circonstances.

Surtout constitué d'énumérations, de juxtapositions sans ponctuation, qui créent un effet d'entassement, d'aggravation et d'accélération en même temps qu'une confusion des notions due au rapprochement de termes antithétiques, le texte est à la fois réaliste, lyrique et onirique.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)